

J'irai jusqu'au bout de vos nuits

De la même autrice

Le Secret de Robert le Diable, Julliard, 1994.

Le Testament du Docteur Lamaze, médecin accoucheur, Lattès, 1999.

Le Syndrome Nerval, Lattès, 2010.

Les Papillons noirs, Lattès, 2018.

Caroline Gutmann

J'irai jusqu'au bout
de vos nuits

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

Eugène Ionesco, *Le Solitaire* © Mercure de France, 1973.
Vladimir Jankélévitch, *L'Irréversible et la Nostalgie*
© Éditions Flammarion, 1974.
Jacques Prévert, « Le Jardin », *Paroles*
© Gallimard, coll. « Le Point du Jour », 1949.

La lettre de Clara Immerwahr
page 308 est une invention de l'autrice.

ISBN : 979-10-329-3842-3
Dépôt légal : 2026, mars
© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Benjamin et à Pierre,
mes deux fils vaillants*

La nuit avançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien, je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais, ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais seulement couler mon sang, comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartînt d'aucune sorte.

Jean-Jacques ROUSSEAU,
Les Rêveries du promeneur solitaire

Le jour où...

*La mort ne tue pas la vie ; la mort n'est qu'un
mode de transformation du corps humain ;
la mort tue la mémoire, voilà tout.
Si la mémoire ne mourait pas, chacun
se souviendrait de toutes les pérégrinations
de son âme, depuis le commencement
du monde jusqu'à nous.*

Alexandre DUMAS, *Les Mille et Un Fantômes*

Mardi 27 juin, seize heures, destination la Salpêtrière. Avec un beau soleil comme celui qui éclairait la ville ce jour-là, il aurait été de beaucoup préférable que j'aille lézarder sur la pelouse du parc Montsouris et que j'y fasse une provision de calme et d'énergie. Mais mes dernières aventures médicales m'avaient appris à faire taire mes envies. La seule urgence en l'instant était de respirer profondément et de ne pas laisser grandir la boule qui commençait à se nouer dans mon ventre en sortant du métro.

Pas de quoi s'inquiéter, c'était une visite de routine, sans grands enjeux et sans peur désormais de m'égarer en chemin. Après des années passées à fréquenter Sainte-Anne et le pavillon Raymond-Garcin, je pénétrais maintenant dans mon nouvel hôpital comme une habituée, prenant l'entrée Vincent-Auriol, proche de la sortie du métro, pour me diriger ensuite vers le bâtiment Babinski. Le paysage seul changeait. Plus d'allées Baudelaire, Nerval, ou Van-Gogh où, en déambulant dans les différents secteurs de l'hôpital Sainte-Anne, on essayait d'oublier le rendez-vous fatidique avec le professeur qui tenait la cartographie de son cerveau, mais cette fois, à la Salpêtrière, c'était la réalité brute du médical qui s'affichait, une ville dans la ville avec sa propre circulation,

ses axes, ses ramifications et ses panneaux affichant toutes les parties des corps en souffrance. Pas plus mal. On y voyait plus clair ainsi.

Ma direction à moi était la neurochirurgie. À gauche je longuai l'institut de cardiologie, imposant par sa taille et l'importance de sa fonction, et traversai avec prudence la route à double sens saturée de voitures pour m'approcher de la bulle en verre où se tenait l'espace restauration. J'y étais allée plusieurs fois pour prendre un café avant les rendez-vous avec mon chirurgien et pensais pouvoir m'y rendre facilement dès que j'aurais l'autorisation de quitter la chambre après qu'on m'aurait ouvert le crâne mais c'était resté un vœu pieux compte tenu de la distance et du prix que chaque pas coûte quand on a la tête couverte de bandages, avec comme seul horizon le brouillard.

Le bar était plein. Pas le temps de s'attarder et je me hâtai de monter le trottoir en pente qui menait à la porte du bâtiment Babinski. Sur la placette devant l'entrée, une jeune patiente, la tête bandée, enchaînée au trépied de sa perfusion, tentait de reprendre son souffle sur l'un des deux bancs où je m'étais moi aussi souvent installée. Me revint alors à la mémoire l'effort surhumain qu'il fallait faire pour y accéder et « prendre l'air », selon les injonctions des médecins, et cette sensation si étrange lors des premières sorties d'être brutalement aveuglée par la lumière, comme étouffée par sa brume blanchâtre, exilée dans un monde hostile qui ne veut pas de vous.

Je chassai ces images de ma tête et entrai dans le bâtiment sans plus tarder, suivant à la lettre les instructions fournies par la secrétaire du service lors de mon premier rendez-vous, un an auparavant : « Après passage de la porte, allez

tout droit. Sur votre gauche, vous trouverez des distributeurs de boissons. Vous êtes dans un grand hall. Prendre les ascenseurs jusqu'au premier étage. Sortir du côté droit, puis deuxième couloir sur votre droite, puis tout droit où se trouve le bureau. »

But atteint. Pas de consultation avec le professeur C. à ce jour, mais un point détaillé avec l'assistante de ce dernier sur les prochains examens et un échange de documents : les images de la dernière IRM de contrôle que je venais de faire au centre d'Alésia contre l'ordonnance de la prochaine, à effectuer à l'automne. J'admirais la gentillesse et le calme avec lesquels la jeune femme répondait à mes multiples demandes. Elle qui devait subir des pressions de tout ordre, se montrer irréprochable vis-à-vis de son patron et absorber quotidiennement les souffrances des patients et de leur famille en déroute arrivait malgré tout à garder son calme. Que dire à des personnes incapables de comprendre la logique du mal qui entre en elles sans explication, puis en sort de manière tout aussi énigmatique, pour y revenir parfois sans crier gare, réduisant à néant le moindre espoir de guérison ? Je ne sais comment, avec quelques mots prononcés d'une voix douce, un regard sans filtre, profond et apaisant et une qualité d'attention supérieure, mon interlocutrice réussissait à faire taire le temps d'un échange les chaos intérieurs qui résonnaient en chacun de nous.

En vérifiant les papiers, elle me posa bien sûr la question d'usage : « Comment vous sentez-vous ? » « Plutôt pas mal », répondis-je, n'évoquant pas mes problèmes occasionnels de mémoire, ceux récurrents de manque d'équilibre et d'hyper-salivation amenés à disparaître peu à peu selon le professeur C. Pas si terrible finalement après deux opérations

successives, à trois mois d'intervalle, huit ans après celles réalisées à Sainte-Anne, toujours par deux, pour éradiquer ces drôles de tumeurs non cancéreuses appelées méningiomes qui venaient envahir ma tête. Le premier coup de bistouri, à la Salpêtrière, avait été donné fin novembre 2023 pour une exérèse complète d'un méningiome récidivant qui menaçait mon nerf optique droit – des termes barbares pour parler d'une intervention à haut risque, heureusement conduite de main de maître –, puis, en février dernier, retour tout aussi dangereux en salle d'opération pour l'éradication d'un méningiome logé près de l'artère vertébrale. Je m'en sortais plutôt bien mais pour combien de temps ? Pas d'inquiétude, je devrais recevoir les commentaires sur ma dernière IRM par le professeur dans le courant de l'été, ce dernier s'absentant en juillet. Tout était donc réglé et, munie de tous mes papiers, je convins du prochain rendez-vous fin octobre, une date trop proche à mon goût, mais qui répondait au nouveau rythme de surveillance, IRM T3 et visite au professeur, désormais tous les six mois.

Le sourire que j'avais en quittant le bureau de l'être chaleureux et bienveillant qui l'occupait disparut vite de mes lèvres quand je me retrouvai dans l'ascenseur. Il n'y avait pas de quoi pavoiser. À quoi bon se cacher derrière des discours lénifiants. J'avais eu huit années de paix, certes sous contrôle, avant cette rechute dont la chirurgie avait eu raison ; mais si l'on augmentait la surveillance des méningiomes et qu'on me contraignait à des rendez-vous à l'hôpital tous les six mois, c'est bien parce que ces saletés de corps étrangers avaient une forte tendance à se multiplier, à prendre du volume, et à revenir. En clair, j'avais une bombe à retardement dans la tête et, un jour, elle se déciderait à exploser. Bien sûr, malgré

Le jour où...

des fissures que je cachais soigneusement, je donnais encore le change, comme on dit. Job épanouissant, amis fidèles, amant intermittent mais attentionné, ex-mari dévoué et deux fils aimants sur qui je pouvais pleinement compter en sortant de la salle d'opération. Mais dans cinq ans, dix ans au grand maximum, quand j'aurais goûté pour la énième fois aux baisers de l'IRM T3, qu'adviendrait-il de moi si le bistouri venait me caresser à nouveau les méninges ? La chirurgie ressemble sur ce point à l'amour. Il faut avoir la sagesse de se retirer à temps, et c'était le moment d'y penser.

La cantine de l'hôpital étant toujours pleine et, n'étant pas d'humeur à me retrouver assise à côté d'une infirmière ou d'un médecin que j'aurais croisé lors d'un de mes précédents séjours, je décidai d'aller faire une halte loin de là, dans le premier café que je trouverais boulevard Vincent-Auriol. Ce ne fut pas long. À deux pas du métro, en face de la pharmacie, l'endroit idéal m'attendait, m'offrant loin du bar une grande banquette à l'abri des regards. Après avoir commandé un double espresso, et une tarte aux pommes à l'allure sympathique, je sortis le petit carnet spécialement consacré à mes pensées du jour.

Se retrouver dans mon capharnaüm était une tâche ardue. Compte-rendus de lectures et de films, impressions fugitives, profils d'amants potentiels, adresses de restaurants, phrases entendues dans un café ou dans le métro susceptibles d'être réutilisées plus tard, je consignais tout, traversée en permanence par la peur d'oublier. Il y avait eu trop d'opérations, trop de médicaments, trop de somnifères pour que je fasse confiance à ma seule mémoire. Alors je fixais sans cesse et noircissais les pages, croyant encore que l'encre est indélébile.

Après les notations glanées sur le site de la RATP pour mes derniers déplacements, j'inscrivis sur une page vierge un nouveau chapitre intitulé : « Comment disparaître de la terre sans trop souffrir ». À bien y réfléchir, toutes les contradictions de ma démarche étaient déjà contenues dans cette seule phrase. Quelle pirouette vous garantissait une sortie de scène sans égratignures ?

J'avais déjà pesé le pour et le contre, sans me sentir capable de faire un choix. La proposition la plus séduisante, apparemment, restait bien sûr la prise de médicaments. Partir dans son sommeil, quelle belle mort ! On le savait, la panacée était le pentobarbital. Pas de raté, départ garanti. Mais la substance était désormais quasi introuvable en France et accessible, disait-on, au Mexique. « Chercher un contact dans mon entourage », notai-je alors consciencieusement. En guise de substitution, j'avais eu vent d'autres mélanges existants, notamment dans *Suicide, mode d'emploi*, un ouvrage retiré aujourd'hui du commerce. Seulement tout se compliquait quand on s'arrêtait sur le dosage. Il fallait d'abord aller consulter plusieurs médecins et se faire prescrire différentes molécules. Ensuite, les mélanger sans se tromper dans les doses, si possible avec quelques bons verres de whisky. Et malgré cela, le résultat n'était pas sûr à cent pour cent. Un ami médecin, à qui j'avais demandé de l'aide quand ma mère en fin de vie n'aspirait plus qu'à disparaître, m'avait ricané au nez en m'affirmant qu'avec les tentatives de suicide médicamenteux, on voyait plus souvent de pauvres êtres avec des lésions au cerveau hanter les couloirs des hôpitaux que des cadavres sereins partis dans un autre monde. La solution miracle, c'était le secret des médecins, la piqûre magique qu'ils se gardaient bien de confier au tout-venant.

Le jour où...

Je notai toutefois sur mon carnet l'hypothèse « médicament » en insistant sur le fait que l'ingestion devait se faire dans un lieu retiré du monde, laissant au suicidé potentiel une bonne semaine pour rendre son dernier souffle en paix. Suivait alors une liste de villégiatures possibles : forêt éloignée, cave, grotte ou souterrain (ne pas sous-estimer la peur du noir), mer ou Seine après avoir avalé les somnifères (risque du corps défiguré, boursoufflé, peu plaisant pour les proches).

Il y avait bien sûr une technique plus probante : se trancher les veines et sombrer dans la baignoire. Or je ne pouvais m'y résoudre. Le souvenir des longs mois en hématologie à l'hôpital Saint-Louis la veille de mes vingt ans et les prises de sang à répétition m'avait rendu la vue de mes veines insoutenable et je ne souhaitais pas polluer mes derniers instants avec ces images dans la tête. Venaient alors les autres possibilités : se jeter sous un train ou un métro (mais je savais que je n'en aurais pas le courage), la pendaison (il fallait une technique parfaite pour faire le nœud, en étais-je capable ?), enfin le saut par la fenêtre en se réincarnant quelques secondes en oiseau. C'était le rêve de mon enfance, avoir des ailes qui poussent dans mon dos. Le vieux pharmacien qui officiait près de l'appartement de mes parents m'avait promis qu'en frottant tous les soirs mes épaules avec de l'eau de Cologne, de grandes ailes duveteuses apparaîtraient. J'y ai longtemps cru. Aurais-je encore cette foi-là quand viendrait le moment d'affronter le vide ?

Le serveur s'affairait autour de moi, commençant à dresser les tables. Je regardai ma montre et me rendis compte que cela faisait un bon moment que j'étais là à penser à ma mort et que l'heure du service du soir approchait. J'avais

encore besoin de temps et, prise de court, je commandai une assiette de fromage et un verre de vin, ce qui fit sourire le garçon qui me demanda tout en desservant l'assiette de ma tarte aux pommes si j'avais l'habitude de faire les choses à l'envers. Il n'avait pas tort mais je ne me laissai pas distraire et décidai de conclure ma réflexion en me fixant trois résolutions.

La première : me battre contre ma tendance à la procrastination car tout pouvait se dégrader très vite et je n'aurais alors plus la force de prendre les choses en main. Il fallait donc agir dans l'urgence.

La deuxième : inutile de jouer à la superwoman, j'aimais trop la vie pour arriver à m'en détacher seule et sans aide. Il fallait avoir abandonné toute espérance, s'être délivrée de toute adhérence pour arriver seule à mettre fin à ses jours. J'admirais cette aptitude à se dépouiller de tout pour rejoindre le néant souhaité. Certains condamnent le suicide, arguant qu'on ne doit pas faire souffrir ceux qui restent. Mais quelle morale subsiste-t-il quand on est envahi par les ténèbres ? Ayant reconnu mon incapacité à me décider sur le choix d'une mise à mort par mes propres services, je devais donc opter pour une autre formule, celle du suicide assisté.

Malgré de petites avancées, comme ce référendum lancé à grand renfort de publicité qui montrait clairement la volonté des Français de rejoindre un nombre toujours plus grand de pays européens en faveur d'une mort libre et dans la dignité, l'État et le corps médical français continuaient à se cabrer et, en toute hypothèse, ce n'était pas dans les prochains mois, en France, que je pourrais trouver de l'aide pour disparaître de la terre. Il fallait aller voir ailleurs. Compte tenu de la lourdeur de mon dossier médical et dans l'éventualité d'un

retour des méningiomes ou de toute exubérance maligne, l'accord de la Suisse ou de la Belgique ne serait pas difficile à obtenir. Il fallait simplement que je réactive mon dossier et mes contacts à l'ADMD, que je prévienne les enfants de ma décision, en souhaitant qu'ils l'acceptent, et enfin que je vérifie l'état de mon compte bancaire. Il faut l'admettre, ce type de suicide est un sport de riches.

Enfin le troisième point résultant des deux précédents : le caveau familial étant déjà rempli, il me fallait trouver un lieu dans un périmètre proche de Paris où me décomposer sereinement sans trop ennuyer mes proches.

Je me sentis soulagée après avoir refermé mon carnet. Tout était inscrit en bonne et due forme, en quelque sorte sauvegardé. Je pouvais maintenant en toute sécurité mettre cela un moment de côté et prendre le temps de souffler. Il y avait toutefois une question qui me taraudait et que je n'avais pas consignée par écrit car elle restait encore floue dans mon esprit. À considérer mon existence, hormis la maladie, j'avais coché toutes les cases qui, pour le commun des mortels, résumaient une vie réussie : enfance lumineuse, belles histoires d'amour, enfants aimants, et métier en adéquation avec ma passion des livres. Cela donnait suffisamment de photos à classer dans un album qu'on feuillette avec le sourire. Mais, au fond de moi, je sentais qu'il manquait un élément déterminant, quelque chose d'exaltant qui me forcerait à sortir de moi et qui donnerait un sens à ce qu'il me resterait d'existence.

J'avais l'été pour y réfléchir. J'allais bien sûr travailler pour Charles, mon ami éditeur, avec qui j'avais convenu, après mon long congé maladie, de rester à Paris pour suivre l'avancée des projets éditoriaux de sa nouvelle maison d'édition,

J'irai jusqu'au bout de vos nuits

mais la tâche ne serait pas écrasante et j'aurais à deux pas de chez moi un havre de paix à explorer, le parc Montsouris, sur lequel je projetais tant de rêves.

À cette seule pensée, je me sentis renaître. Il me restait un morceau de reblochon dans mon assiette, et le vin conseillé par mon serveur avisé convenait parfaitement à la dégustation. Sans que j'aie à le demander, mon verre fut à nouveau rempli.